

Les hymnes de Mânikka-Vâçagar : poète du salut par la grâce

Autor(en): **Corswant, W.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **32 (1944)**

Heft 133

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380453>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES HYMNES DE MÂNIKKA-VÂÇAGAR

poète du salut par la grâce.

Nulle religion ne peut ignorer qu'il y a des religions

L. BRUNSCHVICG. ⁽¹⁾

Many are the advantages to be derived from a careful study of the other religions, but the greatest of all is that it teaches us to appreciate more truly what we possess in our own. When do we feel the blessings of our contry more warmly and truly than we return from abroad? It is the same with regard to religion.

Max MÜLLER. ⁽²⁾

L'Évangile n'a rien à craindre de l'histoire des religions, assurément. Au contraire, il ne peut que gagner à toute comparaison ; et les affirmations de Max Müller, ci-dessus rappelées, demeurent pertinentes. Mais il est difficile, à qui étudie objectivement les croyances des peuples, d'avoir sur le problème de l'absoluité du christianisme et sur celui de la révélation des vues toujours semblables à celles du théologien confiné dans sa recherche dogmatique ou décidé à ne pas franchir l'horizon religieux qui lui est familier.

En tout cas, la conception qu'on s'est longtemps faite du « paganisme » n'est plus recevable, n'en déplaît aux chrétiens qui la partageraient encore ou à certains systématiciens qui ne craignent pas d'y revenir. Seule l'ignorance des faits pourrait être une excuse, mais, dictée par le parti pris, l'exécution sommaire des religions extra-bibliques mérite condamnation à son tour.

Et peut-être n'est-ce pas en lisant les textes officiels, dogmatico-philosophiques, rituels et stéréotypés des diverses religions qu'on

⁽¹⁾ « Religion et philosophie » (*Revue de métaphysique et de morale*, 1935, 4).
— ⁽²⁾ *Buddhism. Chips from a german workshoþ*, I. 1867. p. 182.

fait les plus belles découvertes, mais bien en prêtant une oreille attentive à la foi qui s'exprime dans de plus humbles témoignages personnels ; dans la littérature d'édification, singulièrement, on percevra souvent des accents saisissants et, sous une forme parfois extravagante, sous des surcharges contraires à notre goût, l'écho de préoccupations, d'espérances, d'expériences et de certitudes apparentées aux nôtres.

Très significative est à cet égard, et trop peu connue encore, l'œuvre poétique et religieuse de Mânikka-Vâçagar dont je voudrais verser les effusions passionnées, les cris d'âme au dossier qu'établissent, non sans émotion, ceux qui ne sauraient admettre que toutes les religions sont entièrement fausses, excepté une seule, et qu'en dehors du christianisme et de la Bible tout n'est que ténèbres, fantaisies diaboliques et perdition ⁽¹⁾.

I

A côté de ses grandes collections classiques, attribuées à la révélation ou relevant de la tradition sacrée, l'hindouisme possède, on le sait, une quantité d'ouvrages religieux rédigés dans les langues populaires du pays. De tous ces textes — souvent plus chaleureux, plus naturels, plus humains que ceux de la littérature sanscrite — les plus importants, sans aucun doute, sont originaires du sud de l'Inde : écrits en tamoul, langue dravidienne aujourd'hui parlée par plus de dix-huit millions d'indigènes, ils se rattachent aux deux grandes religions du vishnouisme et du çivaïsme.

Les hymnes de Mânikka-Vâçagar appartiennent au second de ces courants. Composés ou du moins conçus par le poète dans les temples de son dieu, ils portent dans leur ensemble le nom de *Tiru-vâçagam*, la Sainte Parole, et constituent la partie la plus célèbre du livre canonique et sacré ⁽²⁾ qui a conservé les œuvres des grands saints du çivaïsme méridional ; la plus aimée aussi — comme les psaumes chez les Juifs — tant à cause de son contenu que pour des raisons littéraires, les Tamouls étant très sensibles à la forme des ouvrages qu'ils lisent ou qu'ils utilisent.

(1) Cf. par ex. les déclarations absolues et cassantes de J. WITTE, *Die Christusbotschaft und die Religionen* (1936). — (2) On l'appelle *Tiru-murai*, la Sainte Ecriture.

Nous ne savons à peu près rien de la vie de Mânikka-Vâçagar (1) dont la légende s'est naturellement emparée (2). Né au sein d'une famille de brahmanes distingués, fils de parents très riches, il bénéficia d'une éducation soignée qui ne lui permit cependant pas de triompher d'une sensualité à laquelle les hymnes font de multiples allusions. Il mena pourtant ses études à bien et finit vraisemblablement par devenir ministre à la cour du roi de Madura. Mais l'événement décisif de son existence se produisit à Tirupperunturai. A la suite d'un entretien, dans cette ville, avec un sage en qui la tradition devine le dieu Çiva lui-même, il passe par une sorte de conversion qui le bouleverse au point de lui faire négliger ses devoirs professionnels. On ricane autour de lui et sa ferveur pour Çiva subit le contre-coup de ces moqueries ; mais vainqueur finalement de toute hésitation, comme aussi de toute volupté, Mânikka-Vâçagar se met entièrement au service de son dieu et passera le reste de ses jours à visiter les temples de Çiva, à chanter partout des poèmes en son honneur, à défendre la cause de son Sauveur, sans reculer devant les conflits que son zèle allait soulever, avec les bouddhistes et les jâinistes notamment.

L'auteur du *Tiru-vâçagam* a vécu, en effet, à l'époque où les doctrines du Bouddha et du Mahâvîra, jadis florissantes au sud de l'Inde, périclitent de plus en plus, refoulées qu'elles sont par le brahmanisme renaissant. Les hymnes des grands poètes tamouls laissent même entendre que le çivaïsme est bien implanté dans le pays : les temples et les statues de la nouvelle religion abondent ; elle a toute une histoire derrière elle déjà, les allusions constantes que Mânikka-Vâçagar fait à la mythologie de son dieu le démontrent pertinemment. Il ne s'agit pas du début de la lutte, déjà les adversaires sont virtuellement battus : le bouddhisme et le jâinisme agonisent. Nous sommes probablement au VIII^e siècle après Jésus-Christ, bien qu'on puisse hésiter au sujet de cette date et qu'il soit difficile, au surplus, de savoir si celui dont nous allons étudier l'œuvre est plus ancien ou plus jeune que les trois saints dont les poèmes rivalisent de gloire avec les siens (3).

(1) Ce nom signifie : « Celui dont les paroles sont des rubis ». — (2) Cf. le *Tiruvilaiyâdal Purâna* et surtout le *Vâtavûrâr Purâna*. — (3) Çambadar, Appar et Çundarar (je donne leurs noms sous la forme la plus simple), auteurs du *Dêvâram*, « le divin collier de perles », c'est-à-dire des sept premiers livres du *Tiru-murai* dont le *Tiru-vâçagam* constitue, avec une autre œuvre de Mânikka-Vâçagar, le huitième livre.

Il n'est pas possible, dans ces prolégomènes rapides, de parler longuement du çivaïsme dont Mânikka-Vâçagar est devenu l'un des représentants caractéristiques. Pour situer le poète dans son cadre naturel, rappelons simplement, d'une façon fort sommaire, que l'hindouïsme, dont la religion de Çiva est l'une des manifestations principales, est un syncrétisme protéiforme, né de la fusion des doctrines du brahmanisme ancien avec les croyances des peuples que les Aryens trouvèrent en envahissant la vallée du Gange et le sud de la péninsule. De nombreuses survivances de la religion primitive des Dravidiens subsistent à côté de hautes conceptions concernant le monde et la vie. Il s'agit, en bref et essentiellement, pour l'âme liée d'une façon inexplicable à la matière à laquelle elle s'incorpore toujours à nouveau, d'en être délivrée, soit en s'absorbant dans l'être impersonnel (*Brahman*, neutre), cause inconnaissable mais primordiale de toutes choses, soit en s'attachant par la *bhakti*, c'est-à-dire par l'amour et par la foi, à une divinité salvatrice : l'Içvara, le Seigneur, dieu personnel et suprême, de bonne heure réclamé par les partisans d'un théïsme moins aristocratique que les spéculations du brahmanisme et faisant la part plus grande à la ferveur, au sentiment, à la piété. Ce grand dieu qui éclipse tous les autres, et que complète une épouse symbolisant la force créatrice et divine, est adoré surtout sous la forme et le nom de Vishnou, le protecteur, et de Çiva.

Il peut paraître étonnant que le culte passionné de Mânikka-Vâçagar aille à cette dernière divinité farouche — elle porte un macabre collier de crânes humains — et qui personnifie les forces destructrices de la nature, le côté redoutable du divin ; mais Çiva est une figure si complexe qu'il est non seulement le dieu des ascètes et de l'extase, mais encore celui qui engendre la vie et qui prodigue les richesses de sa grâce à ceux qui le servent. Mânikka-Vâçagar n'est du reste pas un dogmaticien, ses hymnes reflètent cependant déjà la théologie qui s'exprimera un jour dans le *Çaiva-Siddhânta* ⁽¹⁾, le plus important des systèmes philosophico-religieux du çivaïsme.

II

Le *Tiru-vâçagam*, est une impressionnante collection de cinquante et un hymnes plus ou moins développés : le plus étendu ne comprend pas moins de cent strophes, le plus court n'en a que deux ; au total

(1) H.-W. SCHOMERUS, *Der Çaiva-Siddhânta, eine Mystik Indiens* (Leipzig, 1912) .

et sauf erreur : sept cent dix-neuf stances, à leur tour plus ou moins longues, toutes à la gloire du grand Çiva auquel le poète adresse ses louanges fleuries et ses prières. Cette œuvre enthousiaste, brûlante d'une extraordinaire ferveur, n'a jamais été traduite en français, que je sache. Pope, qui fut missionnaire en Inde et professeur de tamoul à Oxford, en a donné en 1900 une version anglaise ⁽¹⁾ ; vingt ans plus tard, une intelligente traduction allemande a paru dans la collection des *Religiöse Stimmen der Völker* par les soins de H. W. Schomerus ⁽²⁾, bien connu par ses nombreux travaux sur la pensée religieuse de l'Inde.

Si la langue de Mânikka-Vâçagar n'était pas si riche, son trésor d'épithètes si inépuisable ; si les allusions aux aventures mythologiques de Çiva n'étaient pas si nombreuses, si variées ; si le poète ne trouvait pas toujours de nouvelles expressions pour traduire ses sentiments, le *Tiru-vâçagam* ne laisserait pas de donner dans une certaine monotonie, car tout gravite autour de quelques idées maîtresses seulement, et fort simples du reste ; mais sur ces thèmes fondamentaux, dont les accords reviennent constamment et dominent l'œuvre entière, inépuisables sont les variations sans cesse renouvelées.

C'est ainsi que Mânikka-Vâçagar ne se lasse pas de célébrer en son dieu le libérateur de tous ceux qui se débattent dans les liens de la passion ou de l'existence même. Toutefois Çiva est avant tout son Sauveur personnel qui l'a arraché à l'ignorance de la vérité, aux fausses apparences, aux mensonges et aux contradictions des philosophes, et aussi à la volupté, à l'attrait des femmes, à ses fautes nombreuses. Le dieu de Tirupperunturai, comme un fleuve, a passé sur lui, nettoyant son cœur ; il a mis un terme à ses égarements, à sa souffrance ; il l'a sauvé de lui-même. D'une façon plus générale, il a tué en lui la crainte des renaissances perpétuelles : rompues les chaînes du *karman*, anéantie l'inexorable loi du *samsâra* (transmi-

(1) *The Tiruvâçagam or Sacred Utterances of the Tamil Poet, Saint and Sage Mânikka-Vâçagar* by G. U. POPE (Oxford, 1900). — (2) *Die Hymnen des Mânikka-Vâçbaga (Tiruvâçbaga)*, aus dem Tamil übersetzt von H.-W. SCHOMERUS (Iena, 1923). C'est cette traduction que j'ai utilisée, l'ouvrage de Pope étant introuvable en Suisse et impossible à se procurer à l'heure actuelle. — E. LEHMANN, *Textbuch zur Religionsgeschichte* (Leipzig, 1912), O. SCHRADER, *Der Hinduismus*, dans le *Religionsgeschichtliches Lesebuch* de BERTHOLET (Tübingen, 1930), et H. von GLASENAPP, *Der Hinduismus* (Munich, 1922) ne donnent que deux ou trois échantillons des poèmes de Mânikka-Vâçagar.

gration)! Désormais soustrait à la malignité de la vie, Mânikka-Vâçagar marche sur la voie de la sérénité, devant lui s'ouvrent les portes de la béatitude infinie, dans la communion de la divinité. Et pour chanter tous ces bienfaits, dans son intarissable éloge, le poète trouve des accents émouvants. On sent qu'il a fait des expériences inoubliables, décisives. Sa sincérité est parfaite autant que sa reconnaissance et sa joie sont débordantes. Son dieu l'a sauvé.

« Je courais », dit-il, « après les choses mauvaises et mensongères. De jour en jour, je m'y engageais plus profondément, les prenant de plus en plus pour la vraie réalité. J'étais là gisant sans nul espoir. Mais Çiva, le Seigneur, dans mon malheur m'a pris à son service : il est mon Maître, ma vie! (x.17). — Fasciné par les regards des belles et jeunes femmes dont les pieds sont doux comme laine, je souffrais, Seigneur, d'un grand tourment. Mon cœur était lourd de soucis. Et pourtant, j'ai obtenu ta grâce magnifique. J'ai été délivré, ô Seigneur. Tu m'appelas à toi, ô Çiva, et tu m'as dispensé ta consolation (LI.5). — Il est venu à moi plein de délicatesse, il a délié mes entraves, il m'a montré le chemin de la délivrance (LI.7). — Il est venu à moi qui ne suis bon à rien, il m'a témoigné un amour que seul peut égaler celui d'une mère! » (VIII.4).

Aussi bien exalte-t-il sans fin le privilège dont il est l'heureux bénéficiaire. Quel honneur et quel bonheur : il est le serviteur, le valet, l'esclave de Çiva ! Cette idée revient pour ainsi dire dans chacun de ses poèmes, c'est leur essentielle déclaration, leur refrain à la longue presque exaspérant. « Ecoute, il m'a pris à son service... Dans un nuage noir, Çiva, le Seigneur, m'est apparu. Sur la belle, sur la haute montagne de Tirupperunturai, pour moi sa magnificence a resplendi. Alors tout devint clarté autour de moi, comme à la lueur d'un éclair, et le gros serpent des convoitises charnelles prit la fuite en toute hâte (III.6). — Gloire à toi, Seigneur, qui es plein d'affection pour tous ceux qui t'aiment de tout leur cœur. Gloire à toi pour ta magnanimité, car tu as mis fin au mensonge dans mon cœur et tu m'as choisi comme valet (V. VII.9). — Je m'abandonnais à l'indifférence, je ne savais comment obtenir sa grâce. Au lendemain de la mort, les tourments de l'enfer m'attendaient. Mais mon père m'a pris à son saint service et m'a associé à tous ses anciens fidèles. Ce miracle nous l'avons vu ! (XXVI.4). — Il m'a parlé, il m'a appelé à lui, il m'a pris à son service » (III.11).

Mânikka-Vâçagar s'étonne, du reste, du choix de son dieu ; il ne méritait pas une telle faveur : « Çiva, notre protecteur, lui, le prince tout-puissant a fait de moi son valet. Dans mon indignité je suis son esclave ; il est mon Seigneur ! Dis-moi, comment cela a-t-il pu arriver ? (V. I.9). — Tu as considéré mon corps, pourtant corrompu jusqu'à la moelle et déjà pourri, comme un temple d'or et tu es entré en lui ; tu es parvenu, ô dieu, à amollir tous mes os, et t'abaissant tu m'as pris à ton service, ô pierre précieuse et sans défaut, ô grande lumière qui chasse toute impureté... (xxxvii.10). — Qui peut comprendre que lui, notre père, m'ait témoigné sa grâce, à moi précisément ? O miracle sans pareil ! (LI.1). — Seigneur, bien que je reconnaisse que je ne suis devant toi qu'un animal, la plus indigne des créatures, je suis pourtant, je le sens, l'une de celles qui t'aiment, ô souverain magnifique. C'est moi que tu as choisi comme esclave ! Parmi tes fidèles, n'en as-tu pas trouvé de meilleur que moi, le plus petit de tous ? (V. III.3). — Je ne suis pas digne de compter au nombre de tes fidèles, je ne le mérite pas » (V. I.10).

Et pourtant, celui qui parle ainsi, Çiva l'a considéré comme un joyau de grande valeur ; il lui a pris son âme ; lui, le Très-Haut, il est devenu le propre moi de son protégé ⁽¹⁾. Qu'aurait à craindre celui-ci désormais ? Il est en sécurité. « Loué sois-tu, ô âme de mon âme ; tu m'as béni au point que je n'ai plus besoin de rien (IV.7 ; xxxvii.1). — Pour que je n'aie plus à chercher de refuge ni sur terre, ni dans le monde inférieur, ni parmi les habitants du ciel, ni auprès de personne, il s'est montré miséricordieux à mon égard, il m'a pris à son service (XI.13). — Je ne suis pas mon propre maître, je suis ton esclave, ô Çiva. Je ne saurais supporter d'être ici-bas séparé de toi, ne fût-ce qu'un instant. — O Père, je suis ton serviteur » (XLIV.2 ; VI.15).

On l'aura remarqué, mais il faut souligner ce fait important, Mânikka-Vâçagar n'est pour rien dans sa conversion. L'initiative en revient à Çiva ; c'est lui qui a tiré le poète de la misère morale, alors qu'il se trouvait « dans l'enfer de la mort et des renaissances » ⁽²⁾ où nul ne s'occupait de lui. Il a été l'objet d'une véritable élection. Tout a été l'œuvre de la grâce prévenante de la divinité. Nous trouvons ici des sentiments pareils à ceux qu'expriment certains textes

(1) X.20. — (2) xxxviii.3.

bouddhiques de l'Inde déjà et qui se sont magnifiquement épanouis au sein de l'amidisme chinois et japonais ⁽¹⁾.

« Comme une mère, il est venu à moi et il a eu pitié de moi. Ah ! qu'il est riche en grâce ! (x.10). — Par amour tu es venu à moi, Seigneur ! (xxxviii.7). — Çiva a été pour moi comme un nectar, un nectar qui coula sur moi, tel un fleuve abondant, si bien que le miel de sa grâce s'est mêlé à mon être (iii.13). — Dans sa forme la plus belle, il est venu à moi qui suis peu de chose ; il a pris possession de moi. Il m'a parlé tendrement, il a fait fondre mon cœur (xi.14). — Comme un soleil, tu t'es levé en moi et ta lumière a chassé les ténèbres (xxii.7). — C'est volontairement qu'il est venu à moi le souverain magnifique, pour délier, aux yeux de tous, les liens de mon âme (xxx.4). — Celui que ni le ciel, ni la terre, ni personne ne peuvent sonder, il est venu à nous, parce que ce fut sa volonté (vii.6). — Ayant reconnu que jamais je ne pourrais m'unir à toi, Seigneur, tu créas alors le lien, le lien véritable qui nous unit, et désormais le monde ne fut plus rien pour moi (v. viii.1). — Ce que tu m'as donné, c'est toi-même, ô Çiva, et ce que tu as reçu, ô Seigneur, c'est moi-même. O bienfaiteur, qui de nous deux a été le plus avisé, dis-le ? De toi j'ai reçu une impérissable félicité, mais toi qu'as-tu reçu de moi ?... O Père, ô Seigneur, tu as fait de mon corps ta demeure, et moi, hélas ! je n'ai rien dont je puisse te faire cadeau (xxii.10). — Il a laissé couler sur moi l'eau de sa grâce pour que fût attendri mon cœur dur comme la pierre ; en bois de santal précieux, il a bâti une grande, une forte barrière pour endiguer l'étang plein de belles fleurs parfumées, ruisselantes de miel. Puis cet étang, survolé de scarabées et qu'enveloppe un nuage épais d'encens, il l'a regardé avec une joie grandissante, et il a jeté la semence de l'amour sur le champ de l'adoration » (iii.7).

Dans sa langue imagée, le *Tiru-vâçagam* est ainsi l'un des plus beaux poèmes qui aient été écrits à la louange de la grâce divine. Et le chant de reconnaissance de Mânikka-Vâçagar se prolonge d'hymne en hymne, de strophe en strophe, pour affirmer que « cette grâce est sans limite » ⁽²⁾, qu'elle est insurpassable, que ceux qui

(1) Cf. W. CORSWANT, « Le salut par la foi dans le Bouddhisme japonais du Grand Véhicule » (*Rev. de théol. et de philos.*, 1941). — Il est vrai qu'au poème xl du *Tiru-vâçagam*, Mânikka-Vâçagar déclare qu'il a choisi Çiva, mais il veut dire par là — et il précise — qu'il lui a donné son cœur en réponse à l'appel reçu. — (2) V. x.4.

l'ont obtenue, en elle ont reçu toutes choses. « Que dire, ô Maître, que penser d'une telle grâce ? — Quand j'ouvre ma bouche pour parler, je ne puis que m'écrier : O Seigneur, ô Père, de tous les pères tu es le meilleur, de tous le plus magnifique... Je te loue, ô mon Père, toi qui dans ton amour sans limites accordes miséricordieusement ta grâce à tous (V. III.5, 4). — Nous chantons des vertus qui sont incomparables, celles de l'incomparable grâce, de l'incomparable lumière (VII.8). — Lorsque tu nous témoignes ainsi ta grâce, ô Roi, en vérité rien ne nous manque plus désormais (VII.9). — Gloire à celui qui est un refuge en toute détresse... (III.8). — Il est le Seigneur, il est la lumière qui repose sur la belle fleur de lotus qu'est le cœur du croyant ; il est la grâce sans défaut, la Grâce ! » (XLIII.1).

Conscient de tous les privilèges qui sont les siens et qui ont transformé sa vie, Mânikka-Vâçagar, dès lors, n'a plus qu'un désir : proclamer en tous lieux la magnanimité de Çiva. Il le célébrera jusqu'à ce que « les lèvres de son cœur lui fassent mal », jusqu'à ce que « sa langue se paralyse » (1), se demandant, du reste, à plus d'une reprise, si ses moyens seront suffisants, s'il trouvera les mots nécessaires. Et certes, ils ne lui manquent pas ! La cascade des louanges tombe, impressionnante et magnifique, avec sa masse centrale, écrasante, et les fusées qui s'en détachent projetant leurs perles légères et multicolores. Il n'est que de feuilleter le *Tiru-vâçagam* pour rester confondu devant cette abondance, ce perpétuel chatoiement, ces richesses tout orientales.

L'auteur, au surplus, ne veut pas être seul à chanter son dieu ; sans doute, la plupart des hymnes sont des monologues, mais Mânikka-Vâçagar associe aussi les fidèles de Çiva à ses élans, à son enthousiasme ; le « nous » se substitue alors au « moi » et quelquefois même la strophe s'achève en appel : le poète se fait coryphée, il admoneste, il presse, il supplie ; à sa danse sacrée le possédé de Çiva veut que d'autres participent, il devient entraîneur d'âmes : « Poussez, poussez des cris de joie, couronnez son pied de guirlandes fraîches et parfumées ; rendez-lui, rendez-lui hommage, demeurez près de lui, suivez-le, ne l'abandonnez pas, soyez-lui dévoués de tout votre cœur ! (III.10). — O donnez-lui votre amour, mes amis, sauvez-vous pendant qu'il est temps encore, allez donc à lui, allez à notre Seigneur... afin que soient déliées les chaînes qui vous pèsent et invoquez-le (XXXVI.5 ;

(1) XLVIII.6 ; IV.7.

XLII. 10). — Ne voulez-vous pas aujourd'hui vous prosterner devant lui, le prier, le louer et devenir ses serviteurs ? Vous retomberiez dans l'ignorance ! Qui vous protégera ? Voulez-vous arriver à la lumière, faites-vous ses serviteurs ! O malheur, malheur, malheur ! Qui dans ce vaste monde est capable d'obtenir la grâce du Seigneur ? » (XLV. 10).

Quant à lui, il est décidé. Et si ses chants expriment sa gratitude, il la prouvera mieux encore en se donnant sans partage à celui qui l'a sauvé. Les plaisirs, les choses de la terre, il y renonce ; Çiva est son unique envie. « Je n'ai qu'un seul désir, telle une vache mugissant après son veau, je voudrais que mon cœur fondît comme cire à force de te réclamer (xxxix. 3). — Tout l'amour que j'ai dans mon cœur n'appartient qu'à Çiva, à lui seul ! (x. 13). — Ma pensée, mon corps, ma bouche, mon nez, mon oreille, mon œil, tous mes membres et tous mes sens ne sont tendus que vers toi » (xxviii. 5). — Mânikka-Vâçagar a vu la face de son dieu ; il l'a saisi fermement pour ne plus le lâcher ⁽¹⁾. Déjà Çiva habite en lui et les refrains de l'hymne XLIII le répètent à l'envi : « Qui connaît la grâce, la puissance, l'être de ce dieu est un avec le Très-Haut ».

III

Malgré les douloureuses amputations qu'il a fallu consentir, nos citations seraient-elles trop abondantes ? N'est-il pas nécessaire de faire entendre clairement la voix du poète lui-même ? Que représentent ces quelques fragments, du reste, comparativement à la somme vraiment étonnante des louanges du *Tiru-vâçagam* ? Ils contiennent cependant l'essentiel de cette œuvre admirable à tant d'égards, ses grands *leitmotive* ; ils révèlent le fond même de la pensée de Mânikka-Vâçagar. Nous en savons assez pour comprendre ses intentions et la valeur de ses sentiments. Et il est évident que nous nous trouvons en présence d'un tempérament religieux remarquable, d'une piété sans hypocrisie et touchante, dont l'expression peut surprendre parfois, mais devant laquelle il faudrait être le prisonnier de préjugés bien étroits pour ne pas s'incliner. Les constatations qui restent à faire en fourniront de nouvelles preuves.

Ainsi, comment ne pas souligner la parfaite humilité du protégé de Çiva ? A maintes reprises, on l'a vu, il insiste sur son indignité.

(1) xxii. 6 ; xxxvii. 2.

Aucune trace de présomption chez lui. Il reconnaît qu'il n'est rien, moins que rien devant son dieu : une fourmi ⁽¹⁾ ou un pauvre petit animal heureux de se coucher sur le tapis que Çiva veut bien lui offrir ⁽²⁾. Cette humilité est réelle, ce n'est pas seulement une attitude, une forme de politesse, la déférence excessive de l'oriental pour un supérieur. S'il sait bien que Çiva « élève ceux qui baissent humblement la tête devant lui » (I.2), constamment il se demande comment lui pauvre, ignorant et misérable peut prétendre au service de son dieu et, plus encore, comment il se fait que ce dieu ait pu se soucier de lui dont le cœur était semblable à un bloc de bois et l'oreille plus dure que le fer ⁽³⁾. Et pourtant, « Çiva le magnifique, lui qui domine tout, lui qui est sans limites, il m'a promu, oui, moi le plus petit, à la béatitude que nul ne parvenait à atteindre (XLVII.8). — Quand je pense, Seigneur, que pour ceux qui sont éclairés, tu es miel, lait et lumière, que toi seul es l'Être véritable... quand je sens et sais, d'autre part, que dans mon indignité je ne suis qu'un valet que tu as pris à ton service, il me semble, ô Seigneur, que tu devrais rire de moi ! » (V. VI.8).

Au surplus, Mânikka-Vâçagar ne se contente pas de rappeler l'infériorité de son rang ou le fait qu'il est une pauvre créature vouée à la mort et aux renaissances, mais — et ici ses aveux deviennent particulièrement intéressants — il déplore la vie mauvaise qui était la sienne avant de se donner à son dieu. Sans doute, ne faut-il pas s'attendre à trouver chez lui des sentiments d'affliction semblables à ceux qui s'expriment d'une façon poignante dans certains psaumes bibliques. En véritable hindou, Mânikka-Vâçagar ne soupire pas tant après l'effacement de ses fautes qu'après la délivrance d'un monde où tout est misère et convoitise ; ses actions antérieures lui pèsent, elles sont « mauvaises », parce que, liées à la vie, elles ont engendré un *karman* qui lui est à charge ⁽⁴⁾. Ou bien il regrettera simplement d'avoir trop longtemps ignoré Çiva et toutes les vertus qui découlent de la communion avec lui, de ne pas l'avoir honoré et aimé plus tôt, d'avoir perdu son temps à vivre dans l'insouciance, la frivolité et les plaisirs.

Est-ce à dire que H. W. Schomerus ait raison de déclarer, dans son introduction à la traduction des hymnes, que la piété de Mânikka-Vâçagar n'est pas du tout orientée du côté de la morale ? (p. XLIV).

(1) VI.9. — (2) XXXIV.2. — (3) XXIII.4 ; L.I. — (4) V. I.5, 8 ; V. IX.9.

D'une façon générale, cette opinion est juste et les remarques que nous venons de faire la légitiment. Il faut pourtant reconnaître que le poète a parfois le sentiment très net d'avoir commis non seulement des erreurs, mais de véritables fautes. Il n'est peut-être pas toujours aussi éloigné de la mentalité d'un homme repentant qu'on veut bien le dire ; certaines de ses déclarations feraient presque écho à celles qui honorent le judaïsme et le christianisme. Non seulement il parle de l'impureté et de la méchanceté de son cœur ⁽¹⁾, de l'indifférence qui était la sienne à l'égard de ce qui est juste et bien, des bonnes œuvres qu'il ne songeait pas à accomplir et des actes cruels qu'il commettait ⁽²⁾, mais il avoue qu'il a fait des choses que Çiva doit détester, qu'il a méprisé toutes les prescriptions de son dieu ⁽³⁾. Ou bien il s'écriera : « Ah ! mon cœur s'échauffe quand je pense que ta grâce, si grande soit-elle, doit racheter toutes mes fautes (vi.8) ; ô roi, me laisseras-tu sans consolation aucune, parce que dans mon ignorance j'ai commis beaucoup de fautes ? (vi.37). — Plein de patience, le Très-Haut supporte mes fautes diaboliques (x.12) ; il m'a pris à son service après avoir écarté et effacé mes fautes (xvi.6). — O roi, mon Seigneur, si tu considères comme vertus mes fautes pareilles à des montagnes, ne sera-ce pas à ton détriment ? » (xxxiii.3).

Il lui arrive même de parler de ses péchés, de se taxer de pécheur, et ces mots sont significatifs, même s'ils n'ont pas le sens qui nous est familier et s'ils n'impliquent pas nécessairement la notion de « culpabilité », sans doute étrangère à la pensée hindoue : « Je n'arrive pas, ô misérable que je suis, à abandonner une vie pleine de péchés (V. ix.3). — Bien que je sois un pécheur, tu es parvenu à amollir ma chair dure comme la pierre. — Bien que je sois un pécheur, j'ose pourtant te prier en disant : O Père, fais-moi grâce ! » (xxxvii.9 ; xxxiv.10). Relevons aussi qu'il demande à Çiva comment il pourrait s'améliorer, qu'il fuira ceux qui ne veulent pas vivre « vertueusement » et qu'il est heureux d'être devenu l'ami des bons, grâce à Çiva, le « vertueux » ⁽⁴⁾.

En tout cas, Mânikka-Vâçagar ne craint pas de dire qu'il a été surtout la proie de deux ennemis de son âme : le mensonge et la convoitise ; sans cesse, il déplore le temps où il était leur victime

⁽¹⁾ II.30 ; xxiv.1. — ⁽²⁾ xxvi.2, 6 ; xxxii.2. — ⁽³⁾ xxiv.2 ; xxx.2. — ⁽⁴⁾ V. vi.4 ; xl.4 ; xlii.7 ; xliii.1.

facile. Bien souvent, certes, il considère d'une façon toute générale comme vie mensongère la vie menée loin de Çiva, la vie mondaine, voire l'existence elle-même. En outre, dans plus d'un passage du *Tiru-vâçagam*, il est difficile de savoir si le poète vise ces illusions-là encore ou s'il s'agit de ses propres tromperies. Mais d'autres textes contiennent des aveux explicites : « Dans mon indignité, j'ai commis beaucoup d'impostures... (XLI.3). Moi menteur, je me suis vendu au mensonge, hélas ! complètement ; accorde-moi, ô Très-Haut, l'amour que possèdent tes fidèles, eux qui se sont donnés à la vérité (V. VIII.3). — Pour moi qui suis un trompeur, ah ! il n'y a pas d'autre chemin pour vivre que toi. Regarde comme tout est trouble en moi. Aie pitié de moi, ô Très-Haut » (V. VIII.7).

Mais c'est aux passions de la chair qu'il s'est livré avant tout. Il s'attarde même d'une façon significative à flétrir les pièges que lui tendaient de belles ensorceleuses ; on ne peut pas ne pas remarquer combien il a de peine à se débarrasser d'une sensualité qui se reflète dans les strophes où il évoque avec complaisance les charmes féminins et jusque dans celles où il s'adresse, avec plus de réserve pourtant, à l'épouse de Çiva. Au point de vue littéraire, certains tableaux, un peu risqués peut-être, ne manquent ni de grâce, ni de beauté ; de toutes façons on voit bien quel rôle considérable les almées ont joué dans sa vie. « Malheureux, je ne pensais qu'aux artifices des femmes à la gorge brune... Perdu par leurs œillades... je tremblais et frémissais comme si j'avais été empoisonné (XXVI.1 ; XXXVIII.6). — Tel un insecte qui se précipite, stupide, dans la flamme, des jours durant je succombais au charme de belles femmes qui tiennent des propos frivoles (VI.5). — Comme un chien malade et errant sans maître, j'ai fait ce qu'elles voulaient » (XLI.9).

Cette vie, à certains égards n'était pas désagréable certes, mais Çiva lui a montré combien elle était vaine et fausse ; de la « fange des sens » ⁽¹⁾ où il était tombé, son dieu l'a retiré. « Pour me purifier complètement des convoitises, il est venu habiter en moi ! (XL.3). — Çiva, le Seigneur, m'a éclairé afin que je ne considère plus comme réelle et estimable la vie des voluptés trompeuses (XLII.5). — Loué sois-tu, ô Seigneur, toi qui prends soin... de ceux qui parmi l'agitation des hommes insensés et mondains vivaient en proie à des convoitises aussi sauvages, aussi violentes que celles d'un éléphant en rut » (IV.3).

Cette victoire, la divinité ne l'a pas obtenue sans peine.

(1) XXVII.2.

IV

En effet, le *Tiru-vâçagam* ne cache pas les hésitations du poète, ses relâchements, ses rechutes et ce qu'on pourrait appeler, avec les mystiques, ses états de sécheresse. L'écho s'en perçoit d'une façon saisissante dans les hymnes, et les textes qui reflètent les luttes dans lesquelles Mânikka-Vâçagar se débat, avant d'avoir obtenu la communion parfaite avec son dieu, sont parmi les plus beaux.

Non seulement il s'accuse de ne pas avoir suffisamment aimé Çiva, de ne pas l'avoir loué jusqu'à ce que la voix lui fît défaut, jusqu'à ce que sa langue fût blessée ⁽¹⁾, mais il déclare qu'il a fait preuve d'ingratitude, oubliant les vertus de son Sauveur et tout ce qui lui a été donné ; il n'a pensé qu'à son propre cœur qui de ce fait s'est endurci. Manquant de conviction, il est indigne d'avoir été choisi comme serviteur de son dieu, il ne mérite plus de vivre ⁽²⁾.

Ce qui est plus grave, la vie des sens l'a repris : il n'a pas quitté « la maison de sa chair grossière » ! (VI.45) De nouveau, il a suivi le chemin du mensonge et s'est laissé prendre aux filets des femmes : « Comme la mouche convoite les fruits délicieux de l'arbre à pain, ainsi mes sens soupirent après la poitrine des femmes gracieuses, aimables comme des chevreuils. (VI.46) — Le feu de mes sens m'a saisi, il a pénétré en moi comme dans un arbre creux et, sauvage, il menace de me consumer (VI.36). — Par eux, je suis secoué comme le lait dans la baratte à beurre, je suis bousculé comme un pauvre buisson au milieu du combat que se livrent les éléphants sauvages. — Les sens me submergent insidieusement comme font les fourmis à la vue d'un récipient rempli jusqu'au bord de beurre fondu. — Je m'agite de-ci de-là, comme la plante qui n'a pas trouvé d'arbre à enlacer (VI.29, 21, 24, 20). — O mon cœur, je te le dis nettement, tu t'es engagé dans des affaires qui te mènent à la perte. Dans la mer des souffrances toujours, toujours hélas ! tu retombes à nouveau (V. II.10). — O Çiva, quand tu reviendras vers moi, j'aurai honte de te voir (XLIV.5). — Quand feras-tu en sorte que j'oublie, ô Çiva, ce cadavre en train de pourrir qu'est mon corps ? » (V. VI.6).

Si, le plus souvent, Mânikka-Vâçagar se sent responsable de sa conduite, il lui arrive de se demander comment sont survenues les

(1) V. III.2 ; V. II.3. — (2) V. IV.1, 5 ; V. VI.10 ; V. II.8 ; XXIII.10 ; XXIV.5, etc.

défaillances qui l'ont fait succomber ; dans sa détresse, le doute s'empare de lui ; il va même jusqu'à accuser Çiva de l'avoir abandonné : Ta grâce était-elle un mensonge, veux-tu me faire du mal ? Pourquoi n'as-tu pas pitié de moi ? Tu m'as repoussé, tu t'es tenu loin de moi. Me tourmenter pareillement n'est pas digne de toi ! » (1).

Je signale, en particulier, ce passage curieux, extrêmement audacieux, où le poète se permet même de menacer son dieu, de l'injurier presque : « Si tu ne penses pas à moi, alors, Seigneur, je t'invectiverai, parce que tu es sans pitié, parce que ton savoir est mince, parce que ta forme est humaine, parce que parmi tous les dieux tu n'es qu'un vieux mendiant. Voilà pourquoi je t'invectiverai, si tu m'oublies ! » (VI.46).

Mais ce texte est unique et n'est que l'expression d'un désespoir arrivé à son paroxysme. Mânikka-Vâçagar, au fond, sait bien que Çiva ne le délaissera pas. Rien de plus touchant, néanmoins, que ses soupirs, ses supplications, ses appels, à profusion répandus dans ses cantiques. Qu'on me permette d'en donner un choix encore, en vérité fort limité, où des thèmes de détresse nous monterons jusqu'aux triomphantes affirmations du poète finalement rassuré. Ces accents, tour à tour plaintifs et vainqueurs, valent sans conteste les plus saisissantes apostrophes de la littérature religieuse et mystique de tous les pays et de tous les temps.

« ... Je me tiens à l'écart et je pleure, soupirant après toi, ô dieu plein de majesté (V. IX.7). — Je suis abandonné et solitaire, incommodé par les sens et tourmenté par eux, hélas ! comme un ver sur qui viennent en masse les fourmis (VI.25). — Quand atteindrai-je le trône de sa grâce ? — O Père, quand parviendrai-je auprès de toi ? Aie pitié de moi, ô Très-Haut. — Serai-je devant tes fidèles comme un animal qu'on méprise ? O Seigneur, ne m'accorderas-tu pas dorénavant ta miséricorde et ta grâce ? (XXVII.1 ; V. VIII.7 ; XXI.9). — Les plaisirs ne me disent plus rien ; après toi seul, ô Unique, je soupire ; mon corps se consume, un tremblement le saisit, je joins les mains sur ma tête en t'adorant ; mes yeux sont un fleuve qui coule, un fleuve de larmes, Seigneur, mon dieu (V. VIII.2). — Ah ! malheureux que je suis, il me tarde de me désaltérer en toi. Moi qui ai faim de toi, tu ne vas pourtant pas m'abandonner ! (VI.12, 20). — Je désire ardemment te voir, ô Père. — Si tu ne révéles pas ta face à

(1) XLIV.2 ; XXXIII.7, 2 ; V. VIII.10.

ton serviteur, je mourrai, ô Çiva ! — Oh ! quand viendra pour moi, pécheur, le temps où tu me donneras enfin, ô Roi, un cœur qui te connaîtra et dans lequel, ô Çiva, tu pourras habiter ; un cœur qui, à force de languir après toi, fondra comme la cire au feu (xxv.2 ; XXI.3 ; XXXII.10). — Seigneur, tu prends soin de donner du lait, comme le fait une mère. Si tu y renonces, ne périrai-je pas misérablement comme un nourrisson sans secours ? Montre-toi donc désormais miséricordieux à mon égard, ô ami. A tes pieds je me suis réfugié en t'appelant : « mère ». N'as-tu aucune pitié pour moi ? » (L.5).

Mais dans sa misère, Mânikka-Vâçagar garde sa conviction profonde : l'infidélité du poète n'entraînera pas celle de son dieu : « Si je me suis à nouveau séparé de toi, ô Çiva, de toi qui m'avais saisi de ta main miséricordieuse, me délaisseras-tu pour autant ? (VI.4). — M'abandonner, moi qui ai peur de mes cinq sens comme je tremblerais devant de robustes éléphants, cela ne saurait être ni ton désir, ni ta volonté ! » (VI.32).

Bien mieux, la responsabilité, l'honneur même de Çiva sont engagés dans le salut du poète : « Si je péris, ne se moquera-t-on pas de toi ? — C'est toi qui porteras la honte de la ruine que j'ai méritée ! — Convient-il, dis-moi, que je périsse ? Si tu n'as pas pitié de moi, ne dira-t-on pas que cette attitude n'est pas digne de toi ? » (XXI.8 ; L.4 ; L.6).

Aussi bien, se faisant de plus en plus pressant, Mânikka-Vâçagar ne craint pas d'affirmer que son dieu est en quelque sorte lié, qu'il ne peut pas ne pas secourir celui qui met son espoir en lui : « O Seigneur, tu dois me sauver, toi le dieu du salut (V. x.4). — Tu dois, oh ! tu dois, me recevoir au nombre des fidèles (VI.27). — Quand la douleur me tourmente, ne dois-tu pas me protéger ?... Si je commets une faute, ne dois-tu pas me pardonner ? (XXXIII.1). — Fais-moi miséricorde, achète-moi, ô Très-Haut ; unis-toi à moi ; tu es le remède salutaire pour ceux qu'il faut considérer comme malades (VI.18). — Quand, plein de langueur, je t'appelle... ne m'appelleras-tu pas à toi, ô Çiva ? (XXIX.10). — O maître de ma vie, dans ton amour accorde-moi donc ta grâce souveraine, afin que tu n'aies pas à rougir devant toi-même, ô Çiva ! » (XLIV.3).

Et finalement, rejetant toute espèce de doute, fort des certitudes qu'il a acquises au milieu de ses gémissements mêmes, Mânikka-Vâçagar entrevoit les joies de la communion rétablie avec son dieu ; ses plaintes, à maintes reprises, s'achèvent en prière et en fermes

résolutions, au soleil de l'espérance et de la sérénité : « Ferme la route à mes sens qui me trompent et me haïssent... O lumière parfaite, lumière de mon cœur, viens à moi ! Viens, éclaire-moi pour que je te connaisse en vérité (xxii. 1). — Montre-moi le chemin qui conduit à toi. — Protège-moi et fortifie-moi (V. ix. 10 ; vi. 1). — O Seigneur, éveille en moi l'amour pour toi... pour que, saisi par toi, je te prie sans fin, ô Roi (V. viii. 4) : — Mets fin à la solitude du solitaire. — Accorde-moi, ô Lumière, la béatitude éternelle (V. vii. 8 ; xxii. 8). — Je ne demande plus ni gloire, ni richesse, ni le ciel, ni la terre... je ne frayerai plus jamais avec ceux qui ne soupirent pas du fond du cœur après la délivrance. Je suis parvenu aux pieds du grand roi, le souverain de Tirupperunturai. Je ne le quitterai plus, plus jamais je ne me séparerai de lui ! (xxxiv. 7). — Ne ferons-nous pas auprès de lui de célestes expériences qu'auparavant nous ignorions ? » (xliv. 7).

V

L'essentiel intérêt du *Tiru-vâçagam* réside bien dans ces effusions dont je n'ai pu faire entendre, malgré tout, qu'un lointain écho : les grands thèmes que nous avons relevés, l'éloge de la grâce de Çiva, les soupirs et les élans du poète, son étonnante et constante ferveur font la valeur de cette œuvre pour laquelle on comprend que les coreligionnaires de Mânikka-Vâçagar aient la plus grande admiration.

Elle mérite cependant de retenir l'attention à d'autres titres encore, au point de vue littéraire notamment. Seule, évidemment, l'appréciation des connaisseurs de la langue tamoule peut être ici pertinente ⁽¹⁾. Schomerus lui-même déclare qu'il faut une oreille indienne pour jouir de la beauté formelle des hymnes. Non seulement, on le sait, la traduction la plus correcte, telle la photographie d'un tableau, ne rend l'original que d'une façon imparfaite, mais pour les textes poétiques on se heurte encore aux obstacles que créent le rythme, la musique du vers : Mânikka-Vâçagar emploie

(1) Rappelons à ce propos combien l'historien des religions, lui aussi, est handicapé lorsqu'il ignore la langue originale des textes qu'il utilise, puisqu'il dépend — et c'est l'une des misères de sa discipline — des philologues dont les traductions ne sont pas toujours concordantes. C'est le cas du *Tiru-vâçagam*, en particulier, dont on voudrait serrer et discuter de près certaines expressions : nous aurions, quant à nous, toute une série de questions à poser à ceux dont le tamoul est la langue habituelle ou pour lesquels elle n'a pas de secrets.

quatorze mètres différents dans la composition de ses poèmes, dont la récitation chantante produit chez les auditeurs indigènes, paraît-il, un véritable ravissement auquel les Occidentaux eux-mêmes n'échapperaient pas entièrement.

Et pourtant, à travers le voile de la traduction, et même d'une traduction au second degré comme celle qu'il nous a fallu tenter, il n'est pas difficile de constater le talent du poète, la magie de son verbe, le souffle magnifique qui pénètre toute son œuvre. Déjà, les multiples allusions à l'histoire mythologique de Çiva dont l'auteur illustre constamment ses stances leur donnent une vie extraordinaire et doivent en rehausser l'intérêt aux yeux des initiés ; ce qui frappe, en tout cas, même le lecteur étranger, c'est l'abondance des images, leur force, leur originalité. On aura remarqué celles qui rendent singulièrement savoureuses nombre de citations que nous avons faites. Et combien d'autres mériteraient d'être soulignées. Il arrive à l'auteur du *Tiru-vâçagam* de se répéter, sans doute, mais en général la variété des métaphores égale leur ingéniosité. Si le poète insiste parfois avec quelque lourdeur, habituellement ses évocations rapides, voire furtives, ne produisent que plus d'effet. Au surplus, et quoique l'imagination souple et féconde de Mânikka-Vâçagar soit loin de dédaigner l'esprit de finesse, il demeure volontiers très réaliste dans le choix de ses comparaisons.

Ecoutez-le gémir sur la misère de la vie et du corps humain, « cette hutte trompeuse aux murs de chair percés de trous, couverts et rongés de vermine et de mouches et dont la crépissure graisseuse suinte continuellement » (1) ; parler de son cœur instable comme la navette du tisserand, dur comme un tuyau de bambou ou semblable à un fruit pourri et inutilisable (2) ; flétrir ses œuvres orgueilleuses sur le secours desquels il comptait, comme si l'on pouvait marcher au moyen de sa tête (3) ; décrire son abandon pareil à celui d'un petit poisson qui se débat et va mourir dans le lit desséché d'un fleuve ou se comparer lui-même à du beurre que l'on verse sur le feu, le feu des femmes pleines d'amabilité et de beauté (4).

Et l'on pense bien que pour louer la puissance ou la grâce divines, les images abondent particulièrement : Celui que saisit et fortifie l'amour débordant de Çiva demeure ferme comme un clou enfoncé dans le tronc d'un arbre vert ; chez le fidèle dans le cœur duquel

(1) xxvi.7. — (2) xxiv.8 ; xxxii.8, 10. — (3) vi.39. — (4) vi.26, 44.

habite le Très-Haut la seigneurie des sens s'éteint, si bien qu'ils deviennent semblables à des oiseaux qui, ayant perdu leur proie, voltigent désarmés de tous côtés ⁽¹⁾. Comme un fruit remplit entièrement la main qui l'enferme, ainsi le Seigneur est le partage de ceux qui l'aiment ; Çiva en toutes choses est présent comme l'huile dans le fruit de l'olivier et, s'il lui arrive de se soustraire aux regards de son pauvre serviteur, c'est à la façon du beurre caché dans le lait qu'on baratte ! ⁽²⁾

Fait extrêmement frappant, étant donné surtout le tempérament passionné du poète, jamais il ne s'engage dans les parages dangereux de l'érotisme religieux où s'égarèrent si souvent les mystiques hindous.

En revanche, il qualifiera Çiva, tout au long de ses cantiques, d'un nombre d'épithètes vraiment stupéfiant. Gardons-nous de nous plaindre de cette prolixité, elle permet de préciser l'idée que Mânikka-Vâçagar se fait de son protecteur, de dire quel est au fond le dieu chanté par la *Tiru-vâçagam*.

Si, laissant de côté les dénominations spéciales qui sont tout autant de rappels des actions plus ou moins éclatantes attribuées à Çiva par la légende et la mythologie, je m'en tiens aux termes généraux employés par le poète pour glorifier le dieu qui lui fait grâce, je compte au moins cent cinquante qualificatifs différents, accolés ou substitués au nom de Çiva ; les uns reviennent constamment sur ses lèvres, les autres sont occasionnels. Un simple regard jeté sur cette nomenclature révèle, une fois de plus, la richesse du vocabulaire de Mânikka-Vâçagar et plus encore l'exubérance et aussi la profondeur de sa foi. Il y a là une impressionnante somme de titres faisant image ou non, tour à tour simples ou métaphysiques, communs à toutes les religions ou originaux, tous rivalisant d'ardeur pour louer les vertus du dieu de Tirupperunturai.

Je n'insiste pas sur une longue série, attrayante pourtant, d'expressions symboliques où Çiva est pour le poète, qui ne s'embarrasse pas de logique, tout aussi bien un lion qu'une pierre précieuse ou une harpe, un éléphant qu'un lac de grâce ou une étoile. Tout ce qui peut, en somme, concrétiser, illustrer la notion d'excellence, Mânikka-Vâçagar l'emploie pour célébrer celui qu'il appelle miel, beurre, nectar, or ou perle, montagne de cristal ou feu, fruit succulent ou voix magnifique.

(1) IV. 5 ; XV. 14. — (2) III. 12 ; V. v. 6 ; XXI. 5.

D'autres épithètes, où la poésie n'a rien à voir, marquent le lien existant entre le çivaïsme et la littérature révélée des Védas, qui sont en quelque sorte pour les hindouistes, on le sait, ce que l'Ancien Testament est pour les chrétiens. Çiva est non seulement celui que chantent les textes sacrés, mais le « contenu des Védas », le Véda lui-même ⁽¹⁾. Il est aussi le maître spirituel (*guru*) qui apporte l'instruction libératrice, le dieu descendu sur la terre pour révéler la vraie religion, car le çivaïsme, quoique à un moindre degré que le vishnouïsme, connaît aussi des avatârs de la divinité suprême : les hymnes font souvent allusion à ces « descentes », à ces apparitions, tout en parlant surtout de la venue du Seigneur dans le cœur des fidèles.

Un certain nombre de titres étonnants déroutent au premier abord. Ainsi le poète ne craint pas d'appeler son dieu un mendiant ou un danseur, un intrigant, un brigand ou un fou, mais ces termes n'ont rien de surprenant pour qui connaît les traditions relatives à Çiva, car ils s'expliquent par les faits et gestes qu'elles lui attribuent. D'autre part, les qualificatifs de « vieux » ou de « jeune » doivent souligner ou l'antériorité de Çiva par rapport aux autres dieux ou son éternelle jeunesse. Enfin, s'il est un jongleur, c'est qu'il dispose à son gré de tous les éléments et s'il est un trompeur ou un voleur — l'audace de Mânikka-Vâçagar va jusqu'à employer ces mots-là — c'est que Çiva se dissimule comme un malfaiteur, restant caché pour ceux qui le cherchent, pour ceux qui voudraient savoir, comme dit l'hymne III, s'il y a un être suprême ou non ; la divinité n'habite sans voile que dans le cœur de ceux qui se donnent à lui ⁽²⁾.

Mais les titres les plus intéressants pour nous mettent en évidence les qualités morales de Çiva et rendent hommage à son incomparable grandeur.

Le dieu de Mânikka-Vâçagar possède toutes les vertus, il est sans défaillance et sans macule : « Qui trouvera en toi un seul défaut ? » s'écrie le poète (V. III.8). Être vrai, qui ne fait acception de personne, et nulle différence même entre les dieux, les insectes ou l'herbe, il est sans mensonge, garant de la vérité, destructeur du péché. — Toutefois, et les citations que nous avons faites le prouvent abondamment, le chantre du *Tiru-vâçagam* loue essentiellement la miséricorde, la grâce de celui « qui sait s'approcher du monde » (IV.7),

(1) VII.14 ; XXII.5. — (2) V. 1.6.

qui riche en bonté est un aide incomparable, le seul vrai refuge des fidèles, la source du bonheur, le vrai trésor. Il sourit à ceux qui regardent à lui, dans sa grandeur il pardonne aux petits, il est le compagnon des pauvres, il aime : « A moi », dit Mânikka-Vâçagar, « dont le lot était de naître sur terre, d'y souffrir et d'y mourir, il a témoigné un amour dépassant tout ce qu'on peut imaginer » (LI.4). Il est mon ami, il me tient lieu de parenté, bien plus — et ces expressions sont courantes — il est un père, notre père, un père « pour tous sauf pour lui » et le meilleur de tous, et mieux encore peut-être : une mère, ou tout à la fois un père plein de bienveillance et une mère aimante « qui à la vue de son enfant se lève en hâte et court à lui » (1).

Mais cette condescendance n'enlève rien à la majesté de Çiva, au contraire. Innombrables les passages qui s'adressent au Très-Haut, au Tout-Puissant, à celui qui ne passe pas et qui est toujours le même, au Roi de tous les hommes et de l'univers entier, au Prince par excellence, dont le poète aime à louer au surplus l'incomparable beauté. La lumière qui émane de son être rayonne d'un éclat immaculé ; sa sagesse est immuable, sa fine intelligence sans défaut ; il est la pensée même, le fondement de toute science. Omniprésent, il voit tout, il entend, il sait tout. Il est le principe même de toute existence, la vie de toute vie. Sans semence, il a créé le ciel et la terre « et tout le reste » ; il met toutes choses en mouvement, sa providence veille sur tous dans l'espace et dans le temps, il demeure le but de tous les vivants.

Ce qui frappe cependant plus encore que la mention de tous les attributs classiques de la divinité suprême, c'est le sentiment remarquable que Mânikka-Vâçagar a de la transcendance de son dieu. Çiva est sans commencement ni fin, il est même « au delà du commencement et de la fin » (2), et il est aussi au delà de toute parole humaine, car il est inaccessible ; ni par l'œil, ni par aucun organe, on ne saurait atteindre son être véritable ; l'intelligence aussi en est incapable, les dieux eux-mêmes ne sauraient l'approcher : Indra, Vishnou, voire Brahma n'arrivent pas à le connaître. Aussi bien les hymnes déclarent-ils à maintes reprises, en termes variés et avec une dilection particulière, qu'il est l'Invisible, l'Inexprimable, l'In-saisissable. — Mais, d'autre part, ce dieu incommensurable et loin-

(1) XLIX.2. — (2) III.5 ; IV.7.

tain pénètre le monde ; matrice de toutes choses, à toutes choses il est lié d'une façon inséparable. Quoi d'étonnant si en lui se rejoignent les contraires, s'il est riche en contrastes ? Lui qui n'a ni nom, ni forme, il faut le louer, avec allégresse, de mille noms, car il a pris toutes les formes ; tout est le reflet, l'image de sa personne ; il se révèle dans le monde dont il est pourtant totalement différent ; partie intégrante de tous les éléments, il les dépasse ; petit comme l'atome, il est infini ; il est le commencement et la fin, et cependant il n'est ni l'un ni l'autre ; libre de joie et de douleur, il a pris sur lui la joie et la douleur. Il oblige et il libère ; il est à la fois constructeur et destructeur, noir et blanc, mobile et immuable, un et multiple ⁽¹⁾. Et, poursuivant sa pensée jusqu'aux déclarations les plus paradoxales, l'auteur du *Tiru-vâçagam* s'écriera : « Tu es celui par qui on connaît et par qui on est égaré (xxxiii.5), tu es vérité et mensonge (ix.20), bien et mal (xxxiii.5), ténèbres et lumières » (i.9 ; vi.17).

Ce dieu-là, de toute évidence, est l'Unique, le seul être existant par lui-même ⁽²⁾. Une dernière catégorie pourrait être ainsi réservée à toutes les expressions affirmant l'infinie supériorité de Çiva sur tous les autres dieux. Comparés à lui, ceux-ci ne sont que vers de terre ; il les éclipe tous, leurs prétentions ne sont que bavardage ; même Brahma, le créateur, a été créé par Çiva ! ⁽³⁾ Il est leur Roi devant lequel ils se prosternent eux-mêmes avec crainte, leur dieu après lequel tous soupirent et que tous réclament, car pour eux aussi il est une mère et c'est à lui qu'ils doivent la vénération que les hommes leur témoignent ⁽⁴⁾. Rien ne saurait lui ressembler, il ne peut être comparé qu'à lui-même, il est l'Incomparable. Et la foi de Mânikka-Vâçagar finit par s'exprimer en des termes d'une émouvante élévation : « J'ai soif du vrai dieu, du Dieu des dieux (x.5) ; mon cœur n'en connaît pas d'autre, il n'en connaît pas d'autre que le dieu unique (xxxvi.1). — Il est le seul chemin salutaire (xiii.11). — Je ne louerai pas les autres dieux chez qui tout est imperfection et faiblesse ; Seigneur, vers ta majesté seule se tourne mon esprit (xxxviii.4). — O toi, l'Unique qui nulle part n'as ton pareil, ô Lumière qui brilles, nette et claire, dans le cœur de ton serviteur, ô Amour qui m'as donné le bien suprême !... » (xxxvii.5)

(1) Je réunis ici toutes ces affirmations en un seul morceau, mais il va de soi qu'elles sont disséminées dans les textes. — (2) i.8 ; iv.7 ; v.9 ; viii.12 etc. — (3) xv.12 ; iii.2. — (4) v. 11.6.

VI

Et voici notre but atteint. Nous n'avions pas d'autre désir que de faire entendre, venant d'un âge et d'un pays lointains, le chant magnifique du grand poète tamoul, pas d'autre souci que de présenter, d'une façon objective, l'essentiel de sa prière, dans la certitude que ces effusions d'un cœur humble et fervent éveilleraient la plus vive sympathie chez ceux qui ne connaîtraient pas le *Tiru-vâçagam* et que ne sauraient laisser indifférents les supplications d'une âme prosternée devant son dieu. Une étude attentive de la religion de Mânikka-Vâçagar pourrait naturellement prolonger celle-ci ; bornons-nous ici, et en guise de conclusion, à quelques considérations seulement ⁽¹⁾.

L'auteur des hymnes que nous venons de parcourir appartient, ne l'oublions pas, à un courant de pensée qui remonte haut dans le passé de l'Inde et qui, en se développant, se perpétuera après lui : l'homme n'est sauvé ni par les œuvres (*karmamârگا*), ni par la connaissance (*jnânâmârگا*), mais par l'amour témoigné à une divinité personnelle à laquelle il doit s'attacher avec toute l'ardeur de sa foi (*bhaktimârگا*). Née bien avant l'ère chrétienne, mise en valeur par la *Bhagavad-Gîtâ*, cette doctrine trouva des chantres célèbres en la personne des Alvârs, poètes vishnouites à peu près contemporains de Mânikka-Vâçagar, et eut des adeptes fervents à travers les siècles dans tous les milieux et sur tout le territoire indien ; il suffit d'évoquer les grands noms de Râmânûja, de Râmânanda, de Tulsî-Dâs ou de Râmâkrishna et de rappeler que la *bhakti* a donné à l'hindouisme l'un de ses traits les plus caractéristiques.

Les sentiments qu'exprime Mânikka-Vâçagar ne lui sont donc pas particuliers ; ils se retrouvent, en d'innombrables variantes, dans toute la littérature hindoue ; mais parmi les poètes de la *bhakti* celui du *Tiru-vâçagam* figure au rang des premiers, non seulement dans le temps, mais aussi en considération de son talent mis au service d'une foi profonde et sincère que les richesses d'un verbe généreux ne desservent nullement. Personne en Inde n'a peut-être

(1) Cf. H.-W. SCHOMERUS, *Die Hymnen...* p. xxxvi-xlix. Du même auteur : *Meister Eckebart und Mânikka-Vâçagar* (1936). — R. OTTO, *Indiens Gnadensreligion und das Christentum* (1930).

mieux traduit les aspirations d'une âme soupirant après la communion divine (1).

Car Mânikka-Vâçagar est incontestablement théiste; on peut même affirmer qu'il est monothéiste. Sans doute, il admet l'existence d'autres dieux que Çiva, mais ces dieux sont pour lui, comme pour le Bouddha et pour les athées de l'hindouisme, des êtres analogues à bien des égards aux créatures humaines, finalement limités et passagers comme elles, bien que disposant de forces supérieures dans les sphères où ils vivent et où certaines fonctions leur sont attribuées. Seul Çiva est dieu, dans le sens véritable et profond du mot. Il appartient à une catégorie dont il est l'unique représentant, il occupe une position à nulle autre comparable, il possède des perfections et des attributs devant lesquels les mérites des soi-disant dieux ne sont que de pauvres lumignons. On a vu à quel niveau il rabaisse même les plus grands d'entre eux et quelle notion élevée il a de celui auquel seul va son adoration. Bref, Çiva est d'un tout autre ordre et même d'une autre essence (2) et il ne saurait être question d'hénothéisme (3) dans le culte de Mânikka-Vâçagar pour son Seigneur et Sauveur; les textes sont significatifs et convainquants: le dieu auquel le converti de Tirupperunturai s'est donné dans l'élan de son cœur profondément religieux, c'est bien le Dieu des dieux, comme il le dit lui-même, la haute divinité des grandes religions monothéistes.

Mais il est non moins évident que la foi de Mânikka-Vâçagar subit l'influence du polythéisme ambiant, qu'elle reste souvent entravée par tout ce qui la rattache aux croyances populaires. Il n'est que de remarquer la place considérable faite dans son œuvre aux traditions mythologiques concernant Çiva, l'importance qu'il accorde aux différentes statues et représentations de son dieu dont elles sont autant de manifestations réelles, et de constater surtout la présence déconcertante d'une épouse aux côtés de la divinité suprême: les hymnes en font une véritable déesse dont ils se plaisent à détailler la beauté physique. En réalité pourtant, cette Umâdêvi n'est que la personnification de l'énergie divine, de la *çakti*, force

(1) On raconte que les dieux furent ravis d'entendre les hymnes du *Tiru-vâçagam* et que Çiva lui-même, enthousiasmé, écrivit un exemplaire de l'œuvre du poète (N. SÖDERBLOM, *Manuel de l'histoire des religions*, édit. française, 1925, p. 347).

— (2) *Çaiva-Siddhânta*, p. 48. — (3) J. WITTE, *Die Christusbotschaft und die Religionen*, p. 183, soutient une opinion contraire.

éternellement et étroitement unie à Çiva et qui, émanant de lui comme les rayons solaires proviennent de l'astre du jour ⁽¹⁾, lui permet, tout en gardant sa transcendance, d'être cependant immanant au monde. C'est ainsi, du reste, que le théïsme de Mânikka-Vâçagar compose — car il n'arrive pas à s'en dégager complètement — avec le théopantisme ⁽²⁾ hindou en vertu duquel Dieu et le monde tendent à se confondre et que le poète fait en quelque sorte jouer à Çiva le rôle que la spéculation des Upanishads prête au Brahman.

Non pas que l'auteur du *Tiru-vâçagam* nie le monde à la façon de l'acosmisme védântin, pour qui il est une illusion dont il faut se débarrasser, mais, du fait que Dieu seul est la vraie réalité, le monde dont Mânikka-Vâçagar admet l'existence et même la nécessité — pour des raisons trop longues à dire ici — est en définitive un mal, pour lui aussi. Nous restons bien sur le sol de l'Inde : le salut consiste essentiellement à être libéré des chaînes du monde et de la vie. Et cette délivrance, Mânikka-Vâçagar la trouve dans l'union profonde de son être avec la divinité suprême. Çiva, en prenant possession de son âme, la sauve ; il l'arrache à la matière, il la soustrait au cycle des renaissances, il lui assure la félicité. De là la joie du poète à se sentir l'objet de la grâce divine, mais aussi ses craintes d'être abandonné lorsqu'il constate l'emprise que, par habitude, les choses de la terre exercent sur lui encore, et finalement l'ardeur de sa reconnaissance quand, les derniers liens étant rompus, il se sait définitivement en sécurité dans la main de son dieu.

Ainsi donc, on le voit, ce n'est pas du péché avant tout que l'homme doit être sauvé ; assurément, et peut-être n'insiste-t-on pas suffisamment sur ce fait, le péché est-il inclus dans les misères d'ici-bas, par conséquent être délivré de celles-ci, c'est être aussi

(1) *Çaiva-Siddhânta*, p. 63 ss. — (2) On reconnaît aujourd'hui, avec R. OTTO (*Viṣṇu-Nârâyana*, p. 59 s.), qu'il faut parler en Inde de théopantisme (les Allemands disent souvent, à tort, me semble-t-il, théopanisme) plutôt que de panthéisme. Celui-ci prétend que la nature, le tout, le cosmos est Dieu ; cosmos est ici sujet, Dieu n'est que prédicat ; « être Dieu est une fonction de l'univers », celui-ci étant élevé au rang de l'Absolu. Le théopantisme affirme, au contraire, que Dieu est l'être véritable dont le monde est entièrement dépendant ; Dieu est le tout, Dieu est ici le sujet, cosmos le prédicat ; « être le tout est une fonction de la divinité ». Pour le panthéisme, Dieu se perd finalement dans l'univers ; pour le théopantisme, le monde se perd en Dieu. (Cf. aussi H. VON GLASENAPP, *Der Hinduismus* (1922, p. 7.)

délivré de celui-là. Mânikka-Vâçagar sait bien qu'il doit briser avec certains désordres dès le moment où il devient le serviteur de Çiva. L'essentiel cependant n'est pas là, l'accent ne porte pas sur la conversion morale ⁽¹⁾, mais sur l'affranchissement des liens du *karman* et du *samsâra*. Le pardon des péchés n'est que le corollaire de cette libération ; il est, du reste, fait d'indulgence et de pitié surtout, il n'a pas de résonance grave et Çiva l'accorde presque avec le sourire. Mânikka-Vâçagar aspire à la sérénité bien plus qu'à la sainteté ; je relève, au surplus, que les hymnes ignorent ce dernier terme et que la sainteté, fait significatif, ne figure pas au nombre des perfections divines, Çiva paraissant être souvent au delà du bien et du mal.

Enfin, remarquons-le, la piété de Mânikka-Vâçagar est plutôt égotiste, toute repliée sur elle-même. Les passages où il invite ses auditeurs à rompre leurs chaînes sont rares ; en se donnant à son dieu, le serviteur de Çiva ne sent pas qu'il a des devoirs à l'égard de l'humanité. Tout entier tendu vers la contemplation de l'Être suprême, comment songerait-il à agir parmi les hommes ? Tout l'engage à se détourner d'un monde qui n'a pas à être transformé. L'amour intense de Dieu que demande la *bhakti* n'implique pas nécessairement celui d'autrui. Çiva est le père de tous, mais cette notion de la paternité n'entraîne pas pour Mânikka-Vâçagar celle de la fraternité ⁽²⁾.

En lisant les hymnes du *Tiru-vâçagam*, nous respirons donc une atmosphère différente de celle de la Bible et du christianisme notamment où l'union de la morale et de la religion est étroite et parfaite, où l'amour véritable de Dieu est en quelque sorte conditionné par celui du prochain ⁽³⁾, où l'importance accordée au péché, pris au sérieux, mène aux grandes idées de la régénération et de la sanctification, de l'expiation et de la rédemption.

Pour qui la considère en chrétien, la foi de Mânikka-Vâçagar accuse des déficits évidents ; mais, ces réserves duement faites, rien ne nous empêchera de louer la ferveur du poète et l'attache-

⁽¹⁾ La religion de la *bhakti* ne l'ignore cependant pas. R. Otto (*Gnadenreligion*, p. 67 et *passim*), plus positif à ce sujet que H.-W. Schomerus, est sans doute plus équitable aussi ; la *bhakti* n'est pas faite d'eudémonisme seulement. — ⁽²⁾ Ce qui ne veut pas dire que l'assurance du salut n'ait pas d'effet sur l'attitude du fidèle à l'égard de son entourage. R. Otto cite un texte intéressant des Alvârs en vertu duquel la pitié serait même l'un des critères de la vraie piété. — ⁽³⁾ I Jean IV, 20.

ment extraordinaire qu'il témoigne à son Libérateur, de souligner la haute notion qu'il se fait de la divinité et de rendre surtout hommage au sentiment puissant qu'il a de la grâce de son dieu infiniment miséricordieux : la piété de Mânikka-Vaçagar est opposée à tout synergisme, à toute pensée d'un mérite quelconque, le salut est un don gratuit. Cette confiance absolue en la grâce prévenante et libre de la divinité touchera le protestant plus encore que celle prêchée par l'amidisme chinois ou japonais, car le dieu du bouddhisme mahâyâna n'a pas de réalité ontologique et n'est, en somme, que la personnification d'une belle idée ⁽¹⁾, tandis que l'*Içvara*, le Seigneur, de Mânikka-Vaçagar en qui il croit, qu'il recherche et avec lequel il communit de toute son âme est bien le Dieu unique et éternel dont tout chrétien chante la gloire, tout en le comprenant différemment sur certains points.

Celui qui prétendrait qu'en dehors du christianisme tout est ténèbres pourrait être mis au défi de maintenir cette opinion après avoir lu le *Tiru-vâçagam*. Il est décidément trop simple de déclarer que toutes les religions, sauf une, n'offrent à leurs adeptes que des pierres et pas de pain. N'est-il pas plus juste d'affirmer qu'« en tout culte sincère il y a une part de vérité et que partout où il y a une part de vérité, il y a quelque chose de celui qui a dit : Je suis la vérité » ? ⁽²⁾

Neuchâtel, Pâques 1944.

W. CORSWANT.

⁽¹⁾ Cf. notre étude sur *Le salut par la foi dans le bouddhisme japonais...* p. 22.
— ⁽²⁾ A. WESTPHAL, *Religions et Evangile*, 1901. p. 43. — Voir aussi H.-W. SCHOMERUS, *Parallelen zum Christentum als religionsgeschichtliches und theologisches Problem*, 1932 et F. HEILER, *Die Mission des Christentums in Indien* (Marburger Theol. Studien. V. 7).
